



Si vous sortez d'ici sans me demander satisfaction, vous êtes un lâche. (Page 415.)

réta un moment à compter les souris qu'elle renfermait : — Une, deux, trois, quatre... Ah ! s'écria-t-il avec un regard épouvanté, où peut-être, au nom du ciel, la cinquième ? — la plus jeune, la plus blanche, la plus aimable de toutes, — ma souris Benjamine, enfin?...

— La suite au prochain numéro —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Le jeune homme, troublé d'être surpris en flagrant délit, et honteux de s'entendre reprocher la perte de madame Firmin, ne sut que répondre à ces paroles de l'Italienne. Il essaya de les esquiver en changeant le tour de la conversation.

— Puisque vous savez tout, Mima, dit-il, il ne vous reste plus qu'à vous expliquer ma présence ici. C'est la dernière fois que je vois cette maison ; je suis venu lui dire de loin un adieu suprême. Je pars dans un mois pour l'Égypte !

— Vous partez aussi, Jacques ? dit tristement l'Italienne.

— Oui, Mima, répondit David, et je pars en vous demandant pardon de mon ingratitude. Je vous eusse aimée profondément, mon amie, sans l'amour ardent qui brûlait en moi !

— Puisque vous partez, Jacques, hasarda timidement l'Italienne, voulez-vous accepter la proposition que je vais vous faire, en retour de l'amour profond qui me fait vivre et me tue ?

— Parlez, Mima !

— Vous voyez, Jacques, que mon amour peut braver tous les dangers. Ma présence ici, à cette heure, dans cette rue déserte, ma course derrière vous depuis que vous avez quitté la maison de Zoé, en serait une preuve suffisante, si vous ne saviez de quelle hardiesse est capable un cœur alarmé. Eh bien, Jacques, je vous prie de l'accepter aveuglément. Voulez-vous me permettre de partir avec vous ?

— Vous le voulez, Mima ? dit après avoir réfléchi un moment le jeune homme, en la regardant fixement.

— Je vous le demande en grâce, répondit la Rugiada d'une voix suppliante, c'est mon vœu le plus cher.

— Eh bien, j'accepte, Mima, dit résolument le jeune homme ; mais permettez-moi d'y mettre une condition.

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance, s'écria vivement la Napolitaine.

— Je ne puis pas, vous le comprenez bien, Mima, une fois que vous serez partie avec moi, vous abandonner au Caire, ou dans une ville quelconque.

— Mais je demande à vous suivre partout, Jacques, interrompit la Rugiada, qui ne comprenait pas la pensée de David.

— C'est bien ainsi que je l'entends, Mima, mais nous ne pouvons pas faire une pareille route ensemble sans exciter la curiosité de nos compagnons de voyage, et sans attirer sur nous une sorte de réprobation. Or, je ne vois qu'un moyen de vous en garantir.

— Et ce moyen ? Parlez, s'écria la femme amoureuse, frissonnant de plaisir, car elle entrevoyait vaguement le moyen dont parlait le jeune homme.

— Le seul moyen, continua lentement David, de ne pas passer aux yeux de tous pour ma... maîtresse... c'est de partir avec moi comme...

— Comme?... se hâta de dire l'Italienne, qui le voyait hésiter.

— Comme ma... femme, Mima, acheva David.

— Votre femme ! s'écria passionnément la Rugiada. Sa femme ! répéta-t-elle avec une sorte d'ivresse. Jacques, j'accepte votre offre avec reconnaissance, avec admiration ! et si le sacrifice est grand pour vous d'épouser qui vous n'aimez pas, nous porterons la même croix tous deux, car il est grand pour moi aussi, le sacrifice d'épouser qui en aime une autre ! Nous souffrirons ensemble, Jacques, et si vous ne trouvez pas en moi le bonheur que vous eût donné une femme de votre choix, vous trouverez la tendresse dévouée et infinie d'une sœur.

— J'en suis certain, Mima, répondit le jeune homme en lui tendant la main, comme pour sceller ce contrat d'union, et le ciel m'est témoin, qu'après la femme à laquelle je viens de dire un éternel adieu, vous êtes la femme que j'estime, que j'honore et que j'aime le plus ! C'est donc une main loyale que je vous tends, mon amie. A partir de cette heure, vous êtes ma femme devant Dieu, et s'il vous plaît, dans un mois, vous serez ma femme devant le monde.

Tout en échangeant ces paroles, ils avaient franchi la rue de Chevreuse, marchant côte à côte, et ils avaient gagné ainsi, sans s'en apercevoir, le boulevard des Invalides. Arrivés là, ils trouvèrent une voiture, et David reconduisit, rue de l'Arcade, celle qui allait avant peu devenir sa femme.

Il faisait grand jour quand David, après avoir reconduit la Rugiada, rentra chez lui.

Il s'enfonça dans un fauteuil, et songea à la vie nouvelle dans laquelle il allait entrer. Laissons-le méditer, et revenons chez madame Firmin.

La digne femme ne s'était pas couchée non plus, allant de son fils à sa sœur, écoutant au-dessus d'elle les pas saccadés de son mari.

A l'heure où David rentrait chez lui, le petit garçon poussa un tel cri de douleur, qu'il retentit à la fois dans le cœur de la mère et dans le cœur du père.

Madame Firmin sortit précipitamment de la chambre à coucher, et M. Firmin descendit de